



Clichés de l'Altiplano XXXVIII

février 2010

Lundi 1^{er} février 2010 : Au milieu du jour, après quelques confessions, nous célébrons, en la chapelle de Villa Jach'a Tira, la messe anticipée de **Notre-Dame de la Chandeleur**.



Quelques retardataires s'étant joint à la communauté après la messe, nous partageons alors un *apthapi* d'une ampleur singulière. Après quoi, on me mène à la maison de don Alfredo, dont les fils ont attrapé un renardeau de trois à quatre mois... L'animal aux dents affilées, qu'on me propose d'adopter, s'en prend à mon chapeau et ne lâche pas prise facilement.



En fin d'après-midi, don Jesús vient me retrouver au presbytère pour préparer les enseignements qu'il devra donner dans le cadre de la préparation au mariage de quatre couples de Punama. Le voilà chaque fois un peu mieux préparé pour et un peu plus enthousiasmé par son rôle d'agent pastoral.

Mardi 2 février 2010 : Aujourd'hui, nouvelles visites à l'occasion de la Chandeleur, en matinée à **Huayanca** et cet après-midi à **Poque**. Après la seconde messe, je monte à la maison des catéchistes, don Fabián et doña Emeteria. Ils ont tué le cochon pour le retour du fils prodigue ; parti au service militaire il y a un peu plus de deux ans, le jeune Oscar n'a pas donné de nouvelles jusqu'à ce que, il y a deux mois, il annonçât par téléphone à sa sœur, qui habite La Paz, qu'il s'est installé à Riberalta où il a trouvé et travail et fiancée. Après avoir tant souffert, ses parents sont donc véritablement heureux.

Une seule ombre au tableau ; parti ce matin à Saphía, mon filleul tarde à revenir, or j'ai rendez-vous avec la directrice du collège de Huyu Huyu que je dois conduire ce soir à El Alto. Or, Oscar et sa jeune fiancée (15 ans !) doivent repartir après-demain pour le Béni. Après une attente qui me paraît éternelle, Oscar finit par arriver, un âne à la longe. **Mais il me fait aussitôt mauvaise impression ; son tain est bistre et ses pieds verts, oui verts !** Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond mais tout le monde fait comme si tout allait bien. Une fois à El Alto, Violeta me dit que les symptômes sont clairs ; comme tant d'autres habitants de ces régions chaudes, **Oscar piétine probablement, pieds nus et à longueur de journée, des feuilles de coca imprégnées de produits chimiques.** Ce qui, à plus ou moins long terme, conduit à une mort prématurée.

Samedi 6 janvier 2010 : Tôt ce matin, avec Violeta et Jesús, nous partons pour la Basse Vallée, via Huyu Huyu, à bord de la Dolly, puisque la Ringa¹ est encore et toujours en réparation. À hauteur du col de K'iñiri, Jesús et moi tentons de frayer à la Dolly un passage au travers d'un **glissement de terrain** de moyenne envergure, sur lequel il a plu toute la nuit. Encore une fois, nous avons bien fait de nous munir d'une pelle et d'une pioche. Au bout de dix minutes d'efforts, nous croyons l'affaire dans le sac. Mais, à peine m'écarté-je du sillon ménagé que j'enfonce irrémédiablement dans la boue jusqu'au-dessus de la cheville. Il nous faut donc nous résoudre à faire demi-tour pour emprunter le chemin de l'Altiplano.

Après un voyage plus long que prévu, nous arrivons enfin à Punama d'où, l'état des chemins étant ce qu'il est, nous préférons gagner Lambramani à pied. Désormais aguerrie à ce genre d'exercice, Violeta ne demande de l'aide que pour **traverser le torrent boueux**, beaucoup moins abondant et tumultueux qu'il ne l'était il y a deux ans.



Une fois arrivés à Lambramani, nous célébrons dans la joie la première tranche des quarante baptêmes préparés par Jesús à Punama, depuis un mois. Pour l'instant, il ne

¹ Surnom de la jeep Toyota jadis affectée à la paroisse d'Umanata et depuis peu à celle d'Italake. En effet, un jour que je sillonnais les rues de La Ceja (El Alto) pour réapprovisionner la garderie d'Italake en aliments, une vendeuse vint à ma rencontre pour me demander de garer la jeep un peu plus loin que sur la portion de trottoir où elle a l'habitude de vendre. Or, comme je m'étonnais qu'elle me reconnût quoiqu'étant arrivée après moi, elle me répondit, dans un castillan *sui generis*, bien dans le goût aymara, qu'une autre vendeuse lui avait indiqué : « Cette jeep appartient à un Ringo aux yeux bleus ». Ringo étant clairement une altération du vocable *gringo*, ici dévolu à toute personne de peau blanche, mais à l'origine employé, sous la forme « Green, go ! », à l'encontre de je ne sais quels soldats étasuniens envoyés à Dieu sait quel territoire latino-américain, pour y favoriser un coup d'état jugé à propos par Washington.

s'agit encore que de huit personnes. Un passage du premier livre des Rois (3, 4-13) invite les futurs baptisés à ne pas hésiter à **demander au Seigneur les dons que chacun pourra mettre au service de tous**, tandis que l'Évangile du jour (Mc 6, 30-34) suggère que le premier don réside dans l'écoute de la Parole de Dieu, à travers l'enseignement et la personne même de Jésus.



Puis, parrains et baptisés convenablement submergés de confettis ou de pétales de dahlias, nous partageons l'aphapi béni par Jesús, avant de reprendre le chemin de Punama, cette fois dans le sens de la montée.

À Punama, rebelote. Une fois encore, Violeta me donne un coup de main pour diverses mises au point administratives. Coup de main d'autant plus appréciable qu'ici, **les catéchumènes sont au nombre de trente-deux.**

Ensuite, devant la porte de la chapelle, Jesús appelle les futurs baptisés par leurs noms puis il m'aide à les interroger un par un, en aymara. Enfants comme adultes ayant répondu aisément à nos questions, nous entrons tous, entonnant le chant d'ouverture d'une célébration qui promet d'être longue. Pour ne pas la prolonger davantage, je demande à Jesús et à Violeta d'**imposer avec moi les mains à une partie des catéchumènes puis de les oindre**. Cette démultiplication permet de maintenir un contact personnel avec chacun, sans faire peser sur tous le développement de la liturgie.



Pour le retour, nous nous risquons à emprunter le chemin de K'iñiri et ne tardons pas à nous en féliciter car, dans le sens de la descente, le glissement de terrain rencontré ce matin se laisse facilement apprivoiser. D'autres surprises nous attendent toutefois en chemin, on s'en doutera.

Dimanche 7 janvier 2010 : Après un an en quête de financement pour le **Centre d'Éducation Alternative d'Italake**, et un certain nombre de déconvenues pédagogiques et administratives, **il m'a fallu opter pour une fermeture définitive**. Non seulement le niveau de certains des huit derniers

bacheliers laissait à désirer, en dépit des bilans personnalisés réalisés à la fin de chaque quinzaine, mais encore les professeurs ont refusé d'intégrer les élèves du CEA à l'atelier de production communautaire du projet Sayt'asim, quand cela aurait pu déboucher sur la délivrance d'un brevet de technicien qualifié. Par ailleurs, la seule mesure qui semblait pouvoir déboucher sur la prise en charge par l'État de la totalité de l'un des salaires des trois enseignants – eh oui, un sur trois, vous avez bien lu ! –, aurait du même coup permis à la municipalité de s'emparer tôt ou tard de plusieurs édifices paroissiaux... Certes, Eddy et Mirna conservent l'espoir de transférer l'institution dans les locaux du collège mais **il est fort peu probable que les autorités éducatives du district se mobilisent enfin en faveur de l'éducation alternative, si elles n'ont pas levé le petit doigt en ce sens au cours des treize années d'existence du CEA**. Voilà pourquoi, en attendant une issue improbable, je ramène cet après-midi Eddy et Mirna à El Alto, avec une bonne partie de leurs affaires.

Vendredi 12 février 2010 : En parfaite santé hier soir, **Panqara est au plus mal ce matin**. Bientôt, doña Etelevina m'annonce que, si la pauvre chienne n'en finit pas de s'étrangler, c'est qu'**elle a été empoisonnée**, de même que sa propre chienne, morte dans les mêmes conditions il y a quelques semaines. Pendant que Violeta maintient Panqara, je lui fais ingurgiter de l'huile puis de l'eau mêlée de détergeant. Mais, avant que nous ayons achevé le lavage d'estomac, la bête s'échappe en titubant et ne rend qu'une partie de la substance avalée un peu plus tôt.



Le frère utérin de Panqara (à gauche sur la photo) se porte comme un charme, alors que, depuis plusieurs semaines, il ne la lâche pas d'une semelle. C'est tout simplement parce que Panqara (à droite) met un furieux empressement à lui interdire l'accès à sa gamelle. Mais, si le chien tricolore se trouve **sauvé par l'égoïsme de sa sœur**, deux chiots de cette dernière sont bel et bien morts après avoir tété leur mère.

Point n'est besoin de preuve pour savoir qui est l'auteur de ce méfait ; **il ne peut s'agir que de doña Susana, qui me voue une haine mortelle ainsi qu'à Violeta**, depuis qu'elle a compris qu'elle ne dirigerait jamais le projet Sayt'asim, comme elle a bien voulu le croire lorsque nous lui avons demandé de former jeunes et adultes d'Italaque et des environs à l'usage des machines à tricoter... Avant terme, la formation a alors tourné court car la formatrice s'est avérée ne rien savoir de ce qu'elle devait enseigner et être de surcroît une hystérique méprisant les indigènes. Par ailleurs, Susana n'a-t-elle pas dit à un jeune de la paroisse, peu après avoir renoncé ; *« Á qui portes-tu ce gâteau ? Es-tu bien sûr qu'il soit pour ta famille ? Car si c'est au padre que tu le portes, laisse-moi y mettre du poison auparavant ! »*

Bref, Panqara échappée, il nous faut partir pour **Mocomoco où je dois m'inscrire sur les listes électorales**, afin de voter aux prochaines municipales, puisque désormais, les étrangers de plus de deux ans de résidence en Bolivie ont droit de vote. Violeta, doña Etelvina et sa fille Lidia m'accompagnent car nous profiterons du voyage pour aller cueillir des pêches sur un terrain appartenant à doña Etelvina, en contrebas de Mocomoco. En chemin, doña Etelvina nous informe des manigances de Susana contre la paroisse et tout ce qui s'y rattache de près ou de loin.

À peine nommée présidente des parents d'élèves du collège d'Italaque, la voilà qui se met en peine de trouver un professeur de maternelle, pour qu'au lieu d'inscrire leurs enfants de 4 et 5 ans à la garderie, les parents les inscrivent à l'école. Ce que certains ont déjà entrepris, motivés par les 200 boliviens (20 euros) alloués chaque année par le gouvernement à tout enfant scolarisé. Qui plus est, comme doña Etelvina n'a rempli aucun office communautaire depuis qu'elle demeure à Italaque, on veut maintenant l'obliger à faire partie de la junte scolaire, alors que tous ses enfants sont sortis de l'école depuis belle lurette. Dans le cas contraire, on parle d'exiger d'elle une somme d'argent correspondant à huit mois de son salaire à la garderie...

Samedi 13 février 2010 : Après la réunion informelle de certaines autorités civiles et scolaires, qui nous a permis d'informer hier soir les uns et les autres sur ce que trame Susana, sous couvert d'aider le village,

Violeta, doña Etelvina et moi réunissons ce soir les parents de la garderie. En outre, je les invite à comparer les 200 boliviens qu'ils recevraient en inscrivant un enfant à l'école, aux 630 boliviens que reçoit en alimentation chaque année tout enfant inscrit à la garderie, sans mentionner les coûts d'électricité, de gaz, de matériel pédagogique et de salaires.

Dimanche 14 février 2010 : Depuis avant-hier, **Panqara ne donne pas signe de vie**. J'aimerais croire que la chienne qui, depuis mon arrivée ici, m'accompagne fidèlement dans les visites des communautés les plus proches et assure avec zèle la garde de la paroisse, a survécu au venin de Susana. En quelque sorte, cela voudrait dire que **les forces du mal ne l'emporteraient pas** sur la tentative de changement des structures injustes menée à bien par le biais du projet Sayt'asim.

Mais peut-être Panqara est-elle morte ? À moins qu'elle ne se terre, de peur d'un nouveau lavage d'estomac ? Pour en avoir le cœur net, je descends jusqu'à la rivière, avant la messe. Ne trouvant rien sur les berges verdoyantes où elle met bas tous les six mois, je monte sur l'autre versant, entre les eucalyptus, jusqu'à un replat élevé qui m'offrira une vue imprenable sur la vallée. Et, là-haut, **Panqara m'accueille !** Toujours faible, elle émet un léger gémissement à chaque respiration. Ce qui ne l'empêche pas de frétiller devant les restes que je lui ai apportés.

Mercredi 17 février 2010 : Hier, mardi gras - ici, *martes de ch'alla* - battait son plein dans les rues de La Paz et d'El Alto. Parmi les jeunes, c'était à qui aspergerait le plus ses compagnons de jeux. Après m'être fait tremper moi-même, je n'ai pas hésité à rendre la pareille. Inculturation oblige !

Ce matin, au siège de la police d'El Alto, comme à chaque fois qu'il s'agit de rénover mon permis de séjour, un sous-officier m'exige **la koima** (pot de vin) soi-disant destinée à payer les frais de déplacement jusqu'à la maison indiquée sur mon plan, pour vérifier la véracité de ce dernier. **La somme demandée étant presque cinquante fois supérieure au prix de l'aller-et-retour en minibus** (deux boliviens), je lui fais remarquer que rien de tel n'est prévu dans la liste des pièces à réunir, affichée dans le bureau où nous nous trouvons. Visiblement embarrassé mais ne lâchant pas prise pour autant, il finit par me dire de repasser en milieu d'après-midi, pour la signature. Je lui réplique alors qu'il n'en est pas question, que je vais déjà devoir payer une amende pour le retard dans lequel m'ont mis les lenteurs administratives de la police et qu'il ne peut tout de même pas, de surcroît, m'empêcher de présenter les pièces

cet après-midi au bureau des migrations, à La Paz, alors que je dois repartir demain matin pour Italaque. Et tout ça pour une malheureuse signature !

Juste avant la fermeture du déjeuner, je me présente donc à nouveau au siège de police, bien décidé à harceler le sous-officier en question jusqu'à obtenir gain de cause. Mais ce qui va se passer dépasse franchement l'imagination... Rencontré au détour d'un couloir, l'homme me déclare en effet, avant de me remettre le document enfin signé : « **Ne vous en faites pas ; j'ai payé de ma poche !** ». Sur le coup, je crois avoir mal compris. Mais, une fois à l'extérieur, doña Carmen, qui m'accompagne dans ce labyrinthe administratif, me confirme qu'il n'en est rien. Je pars alors d'un fou rire interminable ; si vous connaissez la fermeture d'esprit dont font preuve bien des Aymaras à l'égard des Gringos et leur difficulté générale à lâcher une pièce de monnaie, alors vraiment, vous savez que vous êtes en pleine science fiction quand un policier vous dit qu'il a payé pour vous...

Jeudi 25 février 2010 : Aujourd'hui, Violeta, Jesús et sa fille Bilma m'accompagnent à Cota Punujri. **Le niveau des pluies ayant enfin baissé ces dernières semaines**, le chemin est en meilleur état que nous ne l'imaginions. Mais, après une attente interminable, nous commençons à replier bagage lorsque enfin on nous annonce que la communauté se réunit ! C'est donc tardivement mais avec une bonne partie des habitants que nous célébrons la messe, en fin de compte pas si mécontents de ne pas être venus pour rien.

Samedi 27 février 2010 : Hier, la visite à Milichina n'a pas réuni le nombre habituel de participants mais, du moins, après quelques confessions, Jesús et moi avons-nous partagé fraternellement la messe et l'aphthapi avec les fidèles d'entre les fidèles.

Ce matin, **assemblée générale d'Italaque**. Grâce à Dieu, on me donne la parole sans trop tarder, si bien que je peux d'une part évoquer la mission du mois prochain qui aura lieu à Italaque et dans cinq communautés voisines, et d'autre part présenter un bref bilan des projets de la paroisse ; le CEA ferme ses portes mais non pas Sayt'asim qui, cette année, englobe la garderie, le soutien scolaire et l'atelier de production communautaire.

La journée se poursuit par la **réunion de formation des catéchistes, cette fois axée sur la préparation de la mission de Carême**. Mission qui, cette année, devrait être menée à bien par les seuls catéchistes. Seulement, entre le concept et la réalité, il y a un fossé. Or, ce fossé, c'est curieusement don Bonifacio, le catéchiste de Villa Jach'a Tira, à l'ordinaire absent aux formations, qui nous donne l'espoir de le franchir, puisqu'il arrive avec cinq candidats catéchistes. Si aucun catéchiste n'est venu accompagné de sa femme, du moins la prochaine mission est-elle de nouveau envisageable, avec ces nouvelles recrues.

Dimanche 28 février 2010 : Ce matin, avant la messe, se présentent, au conseil pastoral élargi, des représentants de Milichina et d'Ituraya. Mais, de Pantini, de Huari Huari, de Socalaya et même d'Italaque, personne ! Et ce n'est pas faute d'avoir envoyé en temps voulu des convocations aux autorités concernées par la mission. Du coup, la rencontre ne porte pas les fruits espérés. Voilà, au passage, une nouvelle occasion de douter de l'intérêt de biens des paroissiens pour la vie de foi.



Le jeûne qui me plaît
ne consiste-t-il pas à défaire les chaînes injustes,
délier les liens du joug ; renvoyer libres les opprimés,
briser tous les jougs ?